

Jens Christian Grøndahl

L'Europe
n'est pas un lieu

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*



ARCADES
GALLIMARD

COLLECTION
ARCADES

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

L'EUROPE
N'EST PAS UN LIEU

*Traduit du danois
par Alain Gnaedig*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

EUROPA ER IKKE ET STED

© *Jens Christian Grøndahl, 2020.*

© *Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.*

À mon ami Jørgen Leth

À la fin du mois d'août, je traversai le nord-est de l'île de Mors. Je voulais prendre le ferry à Feggesund mais, en chemin, l'envie me prit de faire un détour par Ejerslev. C'est un petit port, avec juste quelques bateaux de plaisance, mais il n'y manque ni la galerie d'art ni la cafétéria où l'on fait de la réclame pour de l'anguille fumée. De l'autre côté du port se dresse une falaise abrupte en diatomite qui sépare le fjord d'un lac surnommé le Lagon bleu. La falaise tombe presque à la verticale sur le rivage étroit. La surface d'un gris jaunâtre est divisée en couches nettes, coupe d'une chronologie que l'on ne saurait imaginer. Ce sont ces falaises qui, vues de Thisted, donnent à Mors des airs de forteresse imprenable.

Du haut de la falaise près du port d'Ejerslev, je pouvais contempler le Limfjord à son point le plus large. La côte, là où devait se trouver Løgstør, n'était qu'un mince éclat de terre, Livø rien d'autre qu'un point sombre, un parasite dans cette incompréhensible rencontre entre les éléments. De gros nuages

en forme de champignon enflaient dans le lointain. L'œil ne comprend pas qu'il s'agit d'une mer intérieure. Et l'on se surprend à penser que ces lieux ont dû être désolés, et d'ailleurs ils le sont encore. La modernité est bien installée, mais fait encore par ici l'effet d'un train qui vient de passer. Le progrès.

La veille, nous avons visité Thisted. Anne avait déposé un bouquet sur la tombe de son grand-père. Il s'appelait Gregor, un nom qui porte une bordure imaginaire d'héraldique médiévale, chargé d'ors et d'aventures, comme quelque chose que J. P. Jacobsen aurait pu imaginer. Peut-être dans le pavillon que le père de Jens Peter avait fait construire pour son fils tuberculeux, où il pouvait rêver dans un hamac. Derrière, il y a aujourd'hui un McDonald's, jadis, à cet endroit, il avait observé l'eau étincelante. Un centre commercial en béton porte le nom du célèbre écrivain de la ville.

Anne m'a également montré la maison que Gregor avait pu acheter, avec le temps. Deux étages en brique rouge, quatre logements, lui et sa famille n'en occupaient qu'un. Anne m'a dit que la peinture bleue de l'escalier n'avait pas changé depuis l'époque de son enfance, quand elle était envoyée là en vacances avec ses frères. Aujourd'hui, la maison avait l'air abîmée et fatiguée. Autrefois, il y avait une baignade près du fjord, avec un plongeoir. Elle se souvient d'un garçon qui avait sauté au milieu d'un banc de méduses. S'il est encore en vie, a-t-il gardé le souvenir de la douleur, ou bien simplement du fait qu'elle a surgi ?

Gregor est né à Fly, il a été baptisé dans la même

église que Jeppe Aakjær, mais il n'était pas originaire du coin. Il était venu au monde clandestinement, comme on disait, dans un lieu pour les femmes qui avaient fait une bêtise. Sa mère était servante chez un négociant de Copenhague. Il a été placé chez ses grands-parents maternels, il y est resté jusqu'à son neuvième anniversaire, quand il a été envoyé dans une ferme comme garçon d'écurie. Il devait dormir dans l'étable sur une paille, comme les malheureux du roman *Les Enfants de la colère*, de Jeppe Aakjær, qui parle des conditions de vie du prolétariat rural. Plus tard, il est devenu représentant pour Nilfisk, dans la région de Thy et sur l'île de Mors. Pendant la crise des années trente, il roulait été comme hiver à travers les paysages vallonnés avec un Nilfisk sur le porte-bagages de son vélo. Il devait être efficace, car il y a des histoires de famille qui racontent qu'il parvenait à vendre des aspirateurs même dans les fermes où l'on n'avait pas encore l'électricité. Le Nilfisk était acheté car on avait confiance en l'arrivée du progrès.

Les filles et les petits-enfants de Gregor se souviennent de lui comme d'un homme droit, digne et toujours bien habillé. Anne mentionne les plis de son pantalon, son feutre, ses chemises blanches repassées. « Ne pense pas à toi-même ! » disait-il à ma belle-mère et à ses sœurs. Quand il s'est retrouvé veuf, il a pris l'habitude de dîner à la cafétéria du supermarché Kvickly, client d'un autre temps.

Durant la dernière partie du trajet vers Feggesund, Mors n'est rien d'autre qu'une colline élevée. Les moutons paissent sur les terrasses vertes du versant,

l'un d'eux s'étire avec une patte qui pend au-dessus du bord, tel un estivant paresseux. Il y avait de la place pour huit voitures sur le petit ferry, mais il n'était même pas à moitié plein. Le bétail était couché sur la bande de terre et nous regardait. J'ai demandé au receveur combien de temps durait la traversée. « Quatre minutes, a-t-il répondu, sauf quand elle prend huit heures. » Un canot nous a doublés, avec un pêcheur vêtu d'un pantalon à pont orange, et un bouquet de pavillons à l'arrière. Avec mon téléphone, j'ai pris une photo de l'écu peint sur la coque du ferry : la Vierge Marie avec son enfant sur le bras.

Parvenu à la Høvejen, j'ai tourné en direction d'Øsløs. Anne m'avait dit de m'arrêter pour voir la maison d'enfance de Johan Skjoldborg, une modeste demeure de paysan bordée par le flot des voitures qui filent entre Thisted et Aalborg. Enfant, il a pu courir directement de la maison au fjord. Je ne connais pas ses romans mais, tout comme celui de Jeppe Aakjær, le nom de Skjoldborg est associé au pays autour du Limfjord. Même si la maison était fermée pour l'année, je pouvais la voir suffisamment à travers les fenêtres basses sous le toit de chaume : le rouet, les alcôves aux rideaux à carreaux, les planches de la table, une lampe à pétrole accrochée au plafond, les galets ronds disposés contre les briques du sol. Dans l'entrée, il y avait une estrade près de la fenêtre, sans doute pour permettre de rester assis sans attraper froid aux pieds.

Cela paraissait une bonne idée de visiter ainsi la maison de Skjoldborg, penché, le nez contre les

carreaux, la main au-dessus des yeux afin d'éviter de voir mon propre reflet. Un fantôme du futur qui regardait dans les pièces sombres et muettes. J'ai fait une recherche sur le Net : le père de l'écrivain était cordonnier, un homme cultivé mais pauvre. Il a eu l'idée de vendre en actions les études au séminaire de son fils, avec une assurance-vie comme garantie. Un portrait du poète des petits paysans est gravé sur une pierre du jardin, avec cette strophe : « Nous bâtirons de nouvelles maisons, / des foyers neufs de rive en rive... » C'est ce qui est arrivé, mais plus personne ne le lit.

Un peu plus à l'est, la route continue sur une bande de terre, avec la passe de Løgstør d'un côté et des lacs de l'autre. De l'herbe et de l'eau aussi loin que porte le regard, des troupeaux de vaches, et sinon, rien. Je dois plisser les yeux face à la mer éclatante, au ciel au-dessus et au ciel en dessous. Le regard s'enthousiasme dans ce grand espace, et l'esprit s'étonne que la terre puisse s'ouvrir ainsi avec un tel sentiment d'infini.

À Birkelse, j'ai pris la direction du nord, vers Aabybro, à travers le marais de Store Vildmose. Il ne reste pas grand-chose de cette lande marécageuse, le vide a été utilisé à l'entre-deux-guerres, les pommes de terre poussent où, jadis, il n'y avait rien à attendre. C'est pareil avec la lande du Jylland, où la terre déserte a été transformée en champs. Ce que l'on perd au loin, d'un côté... Le gain, sous la forme de mieux-être et de prospérité, a rendu le Danemark

plus grand, mais en même temps plus petit si l'on fait partie de ceux pour qui l'utile n'est pas tout. Combien sommes-nous ? On peut bien écrire des poèmes sur un sillon de labour, il y a plus de poésie dans les eaux du Limfjord. L'excès d'espace, où l'on se sent petit et où l'on a l'impression que l'âme grandit en prenant l'immensité à la légère.

Au fil des ans, je me suis mis à aimer mon pays. À l'aimer d'une manière paisible qui aurait été presque muette si le *Recueil de chants des écoles supérieures*¹ ne comprenait pas déjà tout. C'est une partie des terres et de la mer qui s'incruste dans ce livre, mais qu'aurait dit le jeune homme de vingt ans que j'étais alors au sujet de cette phrase que je m'empresse de clore ici ? Je ne suis guère amateur de la simplicité et de l'uniformité volontaire de cette danté des écoles supérieures populaires. Toute cette atmosphère qui veut que l'on soit à jamais les fils dégourdis de la ferme. La tradition intellectuelle danoise est toujours marquée par la ferveur un peu affectée des écoles supérieures et des presbytères. Heureusement, nous avons aussi les inclassables, Kierkegaard, Bang, Blixen.

En fait, par mes origines, je ne devrais pas être aussi réservé. La famille de ma mère est de Thy, son grand-père était le directeur de l'école de la Mission intérieure. Elle a passé un an chez eux, elle, l'enfant

1. Le *Højskolesangbogen*, le *Recueil de chants des écoles supérieures populaires*, comprend 572 chants, ballades et cantiques puisés dans les traditions populaires danoises. Il a connu 18 éditions depuis 1894, et c'est le livre le plus vendu au Danemark. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

du divorce qui était de trop. Elle n'était pas familiarisée avec la prière avant le repas, ni avec l'horloge qui égrenait les secondes jusqu'au Jugement dernier, mais elle s'était sentie rassurée par la sécurité qu'ils avaient à offrir. Je tiens mon nom d'un paysan dans l'abondant cortège d'oncles et de cousins. Les seuls souvenirs que j'ai de lui, c'est qu'il savait imiter le chant du coq et que l'on m'avait mis sur un cheval quand j'avais deux ou trois ans. En vérité, je ne m'en souviens pas, j'ai simplement absorbé cette image quand ma mère parlait de la famille de son père avec la mélancolie de celui qui n'a jamais été qu'un invité dans l'histoire de son pays d'origine.

Dès que j'ai rejoint l'autoroute de Hirtshals, le trajet est devenu routine. La station radar des Services de renseignements à Hjørring, une couronne de ballons blancs et gigantesques, disposés comme un rond de sorcière au milieu des vallons labourés. Les piquets de clôture pelés sur lesquels trônent les rapaces impassibles, comme s'ils n'étaient pas vus par l'automobiliste attentif à la nature. Règle numéro un, quand on joue dans un film : ne pas regarder la caméra, faire comme si on était juste là. Et nous jouons tous dans un film, mais l'on n'est pas juste là, on ne l'a peut-être jamais été. Tout est « comme si ». Tiens, on m'a vu... Serait-ce le triomphe définitif de la sécularisation si l'œil a été remplacé par des caméras le long des autoroutes et sur les quais des gares, dans les centres commerciaux et au-dessus de l'écran de l'ordinateur portable ?

Et c'est ainsi que l'on peut être dans une voiture, à

la fois immobile et en mouvement, avec les pensées qui vont et viennent comme des oiseaux, grands et petits, arrogants ou contents avec leur ver de terre. J'approchais de Skagen, mon deuxième chez-moi. Ce n'était pas prévu, mais chaque fois que je traverse en voiture la lande de Hulsig, je me sens heureux. Par une journée de fin d'été comme celle-ci, quand les bords d'un nuage s'intercalent devant le soleil, un demi-jour grisâtre et blême se pose sur les brins d'herbe et les dunes, tandis que les lacs scintillent d'un bleu encore plus soutenu dans cet espace désert. *Je connais un nid d'alouette*. C'est ici que Harald Bergstedt a écrit sa célèbre chanson pour les enfants. Instituteur et social-démocrate, puis nazi. Mais, à Skagen, les enfants n'ont rien remarqué. *Le soleil est si rouge, Maman*, dit une autre de ses chansons. Il est contaminé, lui aussi ? Georg Brandes a écrit des mots condescendants sur lui dans un récit de son voyage dans le Nord. Il raconte comment l'écrivain modeste s'est imposé, à la fois empressé et flatteur, pour le bombarder ensuite de lettres pleines de confidences personnelles. « Je sens encore une fois les doigts moites de ce garçon coiffeur sur mon visage. » Les collègues peuvent représenter à la fois le paradis et l'enfer d'un écrivain.

Brandes a surgi inopinément un jour que je feuilletais *Le Voyage à Skagen*, le livre d'Ole Wivel. Wivel décrit l'expérience historique qui a uni la génération des peintres de Skagen, « la fièvre infectieuse de la défaite de Dybbøl, la perte du Slesvig », et il montre la tension entre le romantisme, qui les influençait,

et le réalisme, qu'ils cherchaient. La vie, la vie des pêcheurs, comme ici. Était-ce une forme d'exorcisme que de trouver de la beauté dans leur quotidien ? Y a-t-il un programme caché et idéalisé sous les peintures en plein air de Sønderstrand qui n'attend que d'être déconstruit ?

À un endroit, il cite Brandes : « Il s'agit de ne pas être effrayé par l'abandon au sentiment national, parce que nous, à droite, nous voyons ce sentiment détourné et dénaturé, et nous voyons aussi que nombre de socialistes le combattent et le nient, parce qu'ils se considèrent comme des citoyens du monde. La droite veut s'emparer de ce sentiment — et c'est intelligent de sa part. Les socialistes le combattent — et ce n'est pas intelligent de leur part. Ce sentiment d'être un citoyen du monde n'est pas seulement rendu possible en étant fondé sur le sentiment national, mais il n'est pas naturel sans lui... »

Le sentiment d'être un citoyen du monde ne peut pas relativiser mon amour pour le Danemark et peut-être que, en réalité, le sentiment national est une condition pour se sentir également européen. L'Europe n'est pas un lieu, mais un grand nombre de lieux, et elle commence toujours dans un coin. Ici, par exemple.

J'ai déjeuné avec Ole Wivel à l'hôtel Brøndum par un jour d'automne, deux ans avant sa mort. Il m'attendait dans le canapé club, à sa table attitrée dans le bow-window. Un monsieur sec et élégant, tout de chic anglais, affûté et adorable. Avec Klaus Rifbjerg, il m'avait attribué la bourse Holger Drachmann, et j'avais saisi l'occasion pour l'inviter. Il avait accepté. Anne et moi n'avions pas encore acheté notre maison, et je m'étais installé quelques jours à la pension Marienlund. La raison de ma présence, outre le prix Holger Drachmann, tenait à ce que je devais passer le permis de conduire le lendemain matin.

Tout avait commencé lorsque Anne avait eu l'idée que je pose ma candidature pour une résidence d'écrivain à Skagen, dans le quartier de Vesterby. Nous sommes arrivés tard, un soir d'août, en pleine tempête et sous une pluie battante. À cette époque, la liaison avec Frederikshavn était assurée par le train puis par le bus. À part nous, les seuls passagers du bus étaient des soldats en permission. Ils étaient

descendus un à un, à Elling, Strandby, Jerup. Anne a eu l'intelligence de dire que nous n'étions pas obligés de rester durant les deux mois pendant lesquels la maison nous était confiée. Nous pouvions rentrer le surlendemain ou dans une semaine. Le lendemain, c'était une de ces journées d'août d'un calme absolu, où le ciel est d'un bleu d'email, et la mer ressemble à un parquet que l'on vient de cirer. Ce temps-là est rare, là-haut, dans le Nord, et il est l'emblème du rêve. Nous sommes restés. Et puisque nous étions là, je pouvais en profiter pour passer mon permis de conduire, a dit Anne. Avec seulement deux croisements régulés par des feux, l'endroit devait convenir à un débutant de quarante ans. Du reste, Carl Nielsen avait également obtenu son permis de conduire à Skagen, à la quarantaine passée.

J'ai cédé. Le moniteur de l'auto-école donnait les cours de code à l'étage de son pavillon de Doggerbanke. Les autres élèves avaient l'âge de mes fils. Ils ont dû penser que l'on m'avait retiré mon permis pour conduite en état d'ivresse et que j'étais allé le plus loin possible de chez moi pour le récupérer. L'une de ces élèves filetait du poisson toute la journée mais, dès qu'elle avait du temps libre, elle prenait son vélo jusqu'à Nordstrand, où elle avait un cheval. Peu après, j'ai découvert le point de patinage. Mon premier dépassement a été celui du petit train touristique tiré par son tracteur, la sueur au front et le pied au plancher.

Ole Wivel et moi avions le restaurant de l'hôtel Brøndum pour nous seuls. Il s'est détendu et il a

raconté des histoires sur Blixen. Il m'a raconté comment il s'était caché sous la table de la salle à manger quand elle avait débarqué à l'improviste, dans sa voiture de sport décapotable. Il voulait également entendre ce qu'avait à dire un jeune collègue, et cela a été une de ces fois où, lors d'une rencontre avec une personne âgée mais parfaitement lucide et complice, on se sent en contact avec une époque qui, à nos yeux, tient de la légende. Wivel avait été un sénateur marquant dans la république des lettres, à la fois auteur et homme du monde avec le goût du pouvoir, du prestige et de la position sociale. Il n'avait fait qu'un avec le sentiment profond de l'après-guerre, discrètement tragique. En même temps, il avait été une voix claire de l'aile progressiste, membre fondateur du Tribunal Russell, engagé, fidèle. Toutefois, j'ai pressenti qu'habiter à Skagen était devenu pour lui plus un exil qu'une lubie.

Nous avons parlé écrivains, art, Europe. Je ne me souviens quasiment de rien, sans doute parce que nous avons discuté longtemps et que nous n'avons jamais eu le gosier sec. Quand l'après-midi s'est mué en soir, nous avons pris un taxi jusqu'au restaurant Pakhuset, sur le port. Je crois qu'il s'est détendu, mais je crois aussi qu'il était devenu un homme seul sur ses vieux jours, même s'il avait des amis fidèles, comme Klaus Rifbjerg. Il n'était pas prévu que la discussion porte sur un sujet controversé et, même après quelques bouteilles, il demeurait toujours le fils de la vieille bourgeoisie, et l'idée de se justifier ne lui était probablement même pas venue à l'esprit. Après avoir


Jens Christian Grøndahl

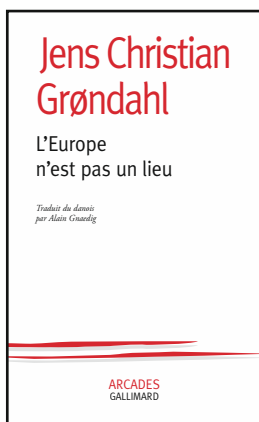
L'Europe n'est pas un lieu

Dans son essai, Jens Christian Grøndahl déclare : « À l'origine, l'Europe n'est pas un lieu, elle doit être un lieu de rencontre. Une rencontre qui se produit partout où les contradictions s'éclairent mutuellement, sans l'illusion de fusionner un jour. » Cette diversité peut aussi bien tendre vers l'humanisme que la barbarie ; et personne ne peut douter aujourd'hui que l'Europe prend des directions parfois inquiétantes. Dans ce livre, Grøndahl part d'expériences concrètes, entre la province danoise et l'Europe, en particulier l'Italie où il réside un temps, pour aller au général.

En mêlant à sa réflexion Ole Wivel et Karen Blixen, Schiller et Kant, Sartre et Camus, Jens Christian Grøndahl en profite pour interroger avec finesse ce que peut recouvrir l'idée de « l'écrivain responsable », car ce qui sous-tend une partie de l'ouvrage, c'est bien l'affirmation que « la culpabilité n'a pas de date de péremption ».

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il est aujourd'hui l'un des auteurs danois les plus célèbres et ses livres sont traduits dans le monde entier. Ses romans parus aux Éditions Gallimard, notamment Piazza Bucarest (prix Jean Monnet de littérature européenne 2007), Quatre jours en mars (2011) et Quelle n'est pas ma joie (2018), l'ont également fait connaître en France.





L'Europe n'est pas un lieu
Jens Christian Grøndahl

Cette édition électronique du livre
L'Europe n'est pas un lieu de Jens Christian Grøndahl
a été réalisée le 21 août 2020
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072871146 - Numéro d'édition : 359827).
Code Sodis : U29889 - ISBN : 9782072871177.
Numéro d'édition : 359830.